



HAL
open science

Le radium en scène

Jean-Noël Fenwick, Jean-Marc Lévy-Leblond

► **To cite this version:**

Jean-Noël Fenwick, Jean-Marc Lévy-Leblond. Le radium en scène. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1989, 2, pp.79-85. hal-03390287

HAL Id: hal-03390287

<https://hal.science/hal-03390287>

Submitted on 22 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE RADIUM EN SCÈNE

Jean-Noël Fenwick

L'un des succès de la saison théâtrale parisienne est une comédie gaie, tendre et scientifique de Jean-Noël Fenwick, **Les Palmes de M. Schutz** donnée au Théâtre des Mathurins⁽¹⁾. Les héros en sont Pierre et surtout Marie Curie, dont l'auteur ne cache guère qu'il est tombé véritablement amoureux... Il n'est guère fréquent de trouver dans les lettres contemporaines, encore moins au théâtre, une représentation de la recherche qui en rende, avec autant de bonheur, à la fois le plaisir aventureux et les dures contraintes. Les joyeuses inventions de l'auteur ne font que souligner sa fidélité profonde à l'histoire et à la science, et la fantaisie des situations de la pièce n'ôte rien à la vérité des faits et des personnages. Le metteur en scène, le décorateur, les acteurs peuvent partager avec l'auteur des palmes non académiques bien méritées. Nous avons demandé à Jean-Noël Fenwick de nous dire comment un auteur de comédies en vient à s'intéresser à la science...

L'idée d'écrire une pièce de théâtre retraçant la découverte de la radioactivité puis du radium par Pierre et Marie Curie n'a pas été le fruit d'un mécanisme contrôlé, conscient, mais le résultat d'une succession de déclis étalés sur plusieurs années.

A l'origine, vers 1982, il y eut la lecture du livre de Robert Reid, **Marie Curie derrière la légende**⁽²⁾. Je m'expliquerai plus loin sur le goût qui est le mien depuis plusieurs années pour les ouvrages de vulgarisation scientifique, mais je me rappelle en l'occurrence avoir été frappé par la singulière poésie de cet ouvrage, par la précision et la simplicité de relation des faits scientifiques et

(1) Théâtre des Mathurins, 36 rue des Mathurins, 75008 - Paris, tél : 42.65.62.46 Le texte de la pièce, **Les Palmes de M. Schutz**, est publié dans le n° 855 / 856 (octobre 1989) de *L'Avant-Scène Théâtre*.

(2) Robert Reid, **Marie Curie derrière la légende** (Le Seuil, "Points-Sciences", 1983)

(3) James Watson, **La double hélice** (Hachette - Pluriel, 1984)

historiques. Comme on le dit souvent - parfois de façon abusive - c'était aussi captivant "qu'un roman policier". A mon sens, ce livre est à rapprocher de *La double hélice* ⁽³⁾ de Watson décrivant la découverte de la structure de l'ADN par lui-même et par Crick. Bref, le livre de Reid avait laissé en moi un souvenir vivace, présentant ce couple comme des êtres de chair et de sang et décrivant leurs travaux de façon à satisfaire une curiosité "niveau Maîtrise de Lettres" sur le processus exact et les circonstances de leurs découvertes.

En 1984, la France fêtait le cinquantenaire de la mort de Marie Curie. Outre que ce verbe peut paraître incongru, il est surtout inapproprié. En effet, au-delà de la frappe d'une médaille, le seul événement commémoratif fut, à ma connaissance, une unique conférence ouverte au public et donnée dans une salle exigüe des sous-sols du Palais de la Découverte. En ayant eu connaissance par l'agenda du *Monde*, je m'y suis précipité avec le vif espoir d'approfondir le sujet et poser les questions non-éclaircies dans le livre comme, par exemple, la luminosité non-radioactive de la plaque de platinocyanure de baryum constatée par Roentgen.. Hélas, j'ai dû déchanter : devant une assistance plus que clairsemée appartenant au troisième âge, la conférence manifestement assez peu documentée, n'a pu que retracer sommairement la trajectoire sociale de Maria Sklodowska.

Je me souviens être rentré à pied, déçu et mortifié. Longeant l'extraordinaire architecture du Palais de la Découverte et du Grand Palais en direction de la Tour Eiffel près de laquelle j'habitais alors, je mesurais à la fois l'éloquence des vestiges de cette fin du 19ème siècle et l'ingratitude de notre époque à l'égard de ceux qui en ont incarné le génie. Quoi ! Cinquante ans après la mort du dernier survivant de ce couple admirable, quel fait à caractère scientifique intéressait la nation ? L'affaire des avions renifleurs ! Une escroquerie digne des Pieds Nickelés ! Sur le plan culturel, quel film, quel roman historique avaient pris pour sujet Haussmann, les frères Pereire, Pierre et Marie Curie, pour ne citer que les exemples les plus immédiats ? Dans le même temps, l'affaire Dreyfus, misérable ignominie de notre Histoire, avait laissé infiniment plus de trace littéraire !

J'étais - et je demeure - frappé par l'absence de curiosité de notre temps pour les vrais héros positifs. Rodin le magnifique n'aurait jamais fait l'objet d'un film s'il n'y avait eu la triste collatéralité du destin de Camille Claudel. L'infect Landru trouvera toujours des crypto-thuriféraires pour "monter des coups" sur son nom alors que Max Planck, son contemporain, peut aller se rhabiller.

Pour profonde que fût ma colère, elle ne dura néanmoins que le temps d'une promenade et serait restée sans suite si quelque temps plus tard Gérard

Caillaud, directeur du Théâtre des Mathurins ne m'avait proposé d'écrire une pièce. Seules contraintes : un décor unique et une distribution n'excédant pas sept ou huit comédiens. Indiquer le sujet était facultatif mais souhaité. Là se situe le second déclic. En effet, quelques jours après cette proposition, j'étais occupé à laver ma voiture quand j'ai soudain réalisé que les travaux de Pierre et Marie Curie pouvaient parfaitement faire l'objet, non uniquement d'un grand roman ou d'un film, mais être théâtralisés : lieu unique (le labo), économie de personnages autour de ces deux solitaires, intensité dramatique proportionnelle à l'intensité de leur passion, tout était réuni.

Homme de théâtre et d'aventure, artiste jusqu'au bout des ongles, Caillaud n'a absolument pas tiqué quand je lui ai exposé mon projet : une comédie gaie, tendre et scientifique sur Pierre et Marie Curie. Je tiens à souligner ce fait car ce type de réaction est extrêmement rare parmi la confrérie malheureusement sclérosée des directeurs de théâtres privés qui ne jurent que par les recettes au double sens du terme.

Restait à écrire la pièce. J'ai repris le livre de Reid et l'ai cette fois épluché, annoté, bûché comme un étudiant potasse un polycopié. J'ai lu d'autres ouvrages indiqués par la bibliographie et j'ai fini par réunir un "substrat" historique et scientifique simplifié. En effet, au théâtre, les matériaux que vous utilisez doivent être simples, stylisés, digestes ou rendus digestes par le caractère progressif de toute complexification.

Une fois ceci effectué et réduit à une dizaine de pages de notes, j'ai refermé tous les livres et pu m'atteler à la conception proprement dite.

Pourquoi, au fait, une comédie sur un tel sujet ? D'abord, par volonté délibérée de ne pas déposer une tonne supplémentaire de pechblende sur la stèle funéraire du couple Curie (c'est-à-dire ajouter à la légende héroïque puritaine). Par réflexe également : je ne peux m'empêcher de voir en toute chose à la fois sa noblesse et sa trivialité. Je ne peux servir une cause qu'en la rapprochant de l'humain. Ainsi seulement me paraît-elle grande.

Pourquoi ce goût pour la science chez un auteur de comédies, pour le fait scientifique au-delà des personnages ? Après tout, je pouvais parfaitement faire l'impasse sur la réalité de leurs travaux, mettre uniquement l'accent sur l'aspect biographique.

Je vais tenter de répondre.

Lycéen, je n'aimais pas les sciences. Me demander de calculer une dérivée ou une primitive sans qu'on m'expliquât à quoi cela pouvait bien servir équivalait à me demander de sauter à cloche-pied dans un tonneau avec un

bonnet à pompon sur la tête et des grelots aux chevilles. C'était absurde et, contrairement à mon exemple, ennuyeux. Les matheux que je côtoyais avaient également une fâcheuse tendance à porter des duffle-coats, fumer la pipe, et se laisser pousser un bouc leur donnant prématurément un look d'ingénieurs rationnels, ennemis de la fantaisie, inaccessibles au doute et pas très compétitifs dans la chasse aux jeunes filles.

Je suis venu aux sciences par nécessité. Toute foi religieuse m'a quitté dès douze ans sans m'avoir au préalable véritablement imprégné. Toute adhésion, à une idéologie politique ou morale m'est devenu dénuée de sens vers vingt-cinq ans après le reflux, en moi comme chez tant d'autres, de la vague flower-power, soixante-huitarde et libertaire. Or il me fallait absolument matière à réfléchir, je ne pouvais rester confiné dans le cadre limité de ma vie affective et professionnelle (j'étais alors publicitaire). Le grand choc a été l'astronomie. J'ai encore le vieux traité de Vaucouleurs pour Larousse que j'avais acquis chez un bouquiniste. Bien qu'obsolète, il a été le support de mes premières émotions scientifiques. J'emploie ce mot à dessein : je n'aurais jamais supposé que la science pût générer des émotions. Il faut dire que mes professeurs de mathématiques avaient toujours gommé, comme il se doit, toute émotivité de leur discours et de leurs exposés. Quelle faute !

D'astronomie en astrophysique, en physique nucléaire puis ensuite en biologie, anthropologie, chimie organique et autres disciplines je n'ai cessé depuis lors de vouloir comprendre, approfondir, évaluer et le nombre de malheureux scientifiques que j'ai, au hasard des rencontres, traits (il n'y a pas d'autre mot) de tout ce qui était communicable de leurs occupations est assez élevé. Bref, je suis devenu un "accro" des questions scientifiques sans être plus capable pour autant de calculer une asymptote. Simplement, aujourd'hui je sais ce que c'est et à quoi cela sert.

J'en reviens, cette double parenthèse fermée, à la conception des *Palmes de M. Schutz*. Voulant que l'enjeu, sinon l'intrigue, soit exclusivement d'ordre scientifique j'ai très vite perçu qu'il fallait deux actes. L'un, ayant pour cadre l'année 1898 et la découverte de la nature physique de la radioactivité, l'autre, l'année 1902 et l'isolation du radium comme métal nouveau.

Dans mon effort pour communiquer, rendre plus proche la nature exacte de leur combat scientifique, j'ai été amené à schématiser encore davantage le contenu du substrat évoqué plus haut. C'est ainsi que j'attribue à Pierre et Marie

(4) Ce que l'auteur ne dit pas, c'est que, dans sa pièce, ces fameuses plaques sont celles de photographies pornographiques que Marie développe pour un riche amateur moyennant rétribution (N.d.E.)

le hasard de l'exposition d'une plaque photo aux radiations de sels d'uranium ⁽⁴⁾ et non à Becquerel, sommité scientifique que je fais purement et simplement passer à la trappe pour des raisons personnelles mais aussi pour la nécessité d'économie de personnages. Simplifier les faits scientifiques sans pour autant les dénaturer, m'a hanté tout au long de la conception du plan général. C'est ainsi que j'ai pris la liberté, non sans hésitations, de ne faire aucun état du polonium, au nom pourtant si tentant, mais je me suis appliqué en revanche à décrire de la façon la plus explicite possible le processus intellectuel qui a amené Curie à subodorer la présence dans la pechblende d'un métal radioactif distinct de l'uranium.

La liste des choix de simplification, de stylisation que j'ai été amené à faire serait fastidieuse pour le lecteur non instruit dans le détail du "*dossier Curie*". Que l'on sache cependant que prendre ce genre de responsabilité quand on a comme moi au plus haut point le désir de militer pour la science ne se fait pas dans l'allégresse mais dans l'angoisse.

Pour le reste, j'ai introduit beaucoup de loufoquerie et de fantaisie dans la conduite de l'action. J'ai tenté, autant que faire se pouvait, d'éviter que ce fût gratuit. Outre le désir maniaque que le cadre historique général extrascientifique restât exact dans la moindre des références, mon unique but dans l'introduction



Photo de scène : "Les Palmes de Monsieur Schultz", photographe : Tadeusz Paczula

du comique a été de plonger le spectateur en état d'attention maximale au moment précis où je m'apprêtais à lui "faire passer" un fait scientifique, historique ou biographique nécessitant toute sa réceptivité.

Quant aux libertés que j'ai prises avec la sacro-sainte image d'Epinal de Marie-la-martyre, "forcément sublime", au-delà de ma liberté d'auteur je voudrais citer deux faits :

- je joins à ces quelques lignes une photo de Marie Curie tenant un alambic et une éprouvette que je suggère que l'on publie. Cette épreuve est supposée être un instantané saisi par un photographe de passage, cliché pris au vol. Or la photographie n'était pas en mesure à cette époque (1925 environ) de fixer une telle scène en une fraction de seconde. Marie a donc posé, mimé pour la postérité un geste professionnel symbolique afin de satisfaire à ce que l'on pourrait, aujourd'hui, appeler une "nécessité médiatique". Cela m'amuse et m'émeut et me conforte dans l'idée que mêmes les grands hommes ont de petites faiblesses, de petites complaisances.

- Pierre Joliot, accompagné de toute sa famille, nous a fait l'honneur de venir assister à une représentation de la pièce. Mon émotion a été grande de l'entendre nous absoudre de tout crime de lèse-majesté, nous donner acte de la plausibilité des rapports intimes prêtés à ses grand-parents et nous avouer s'être bien amusé.

Je voudrais conclure par une exhortation : scientifiques de toutes disciplines, nous sommes des dizaines, des centaines de milliers de "littéraires" à être vos fans, à nous passionner pour la substance même de vos travaux, de vos enjeux, de vos combats. Tout comme la logique, la curiosité pour tout sujet d'étude est présente chez l'honnête homme. Faites-nous deux grâces : ne vous croyez pas obligés de mettre une blouse blanche à votre âme quand vous apparaissez sur la scène publique et rendez votre passion communicable au plus grand nombre par des mots simples, chargés de l'émotion qui vous habite. Je sais que c'est chez vous plus une affaire de pudeur que d'orgueil, mais cette réserve vous cause préjudice, vous fait paraître pour froids. N'oubliez jamais que vous êtes, en devenir, les stars du XXIème siècle.

Extraits du programme des Palmes de M. Schultz

UN COUPLE DE LÉGENDE

"Il est poli d'être gai."

Eve Curie

Le couple Curie est un cas unique. Au-delà de leur inestimable contribution scientifique, Pierre et Marie constituent le seul exemple, dans l'histoire de l'humanité, d'un homme et d'une femme ayant gravi, main dans la main, à égalité de mérite, la pyramide du génie. Paix aux cendres du couple Péron, d'Antoine et Cléopâtre, le ménage Curie reste inégalé. Cet amour exemplaire m'a paru irrésistible (...) Je suis choqué de constater que nous conservons de ces deux amoureux de la vie une image triste, celle de morts-vivants austères et ascétiques "inventant" la radioactivité dans l'atmosphère toxique et confinée d'un hangar à l'écart du monde.

Rien n'est plus faux. L'un et l'autre étaient des êtres de chair et de sang. Ils avaient pêle-mêle du génie, de l'enthousiasme, de l'humour, des enfants, des ennuis et des bicyclettes. Ils ont fréquenté les théâtres, la danseuse Loïe Fuller est venue chez eux, boulevard Kellerman, faire la démonstration de ses talents d'effeuilleuse allumée. Ils ont participé à des séances de spiritisme. Pierre n'aimait rien tant que paresser dans l'herbe à observer le ballet des grenouilles et Marie, dans sa correspondance, se souvient avec émotion des fêtes de son enfance, des mazurkas effrénées et des fous rires irrévérencieux..

De même, laisser penser que la frénésie de leurs recherches ne devait rien à la compétition internationale ni à la pression hiérarchique n'est pas leur rendre hommage mais les trahir en les situant hors du temps, hors de l'humain.

Je ne cherche bien évidemment pas à faire croire que les époux Curie ont existé tels qu'ils apparaissent dans cette pièce. Ils n'ont jamais eu, ni aucun des protagonistes, cette dimension burlesque. Mais, légende pour légende, j'ai la naïveté de croire que celle développée dans *Les Palmes de M. Schutz* et interprétée par des comédiens aussi jeunes qu'eux-mêmes l'étaient en 1898, trouverait chez deux êtres d'exception dont je révère la mémoire, un écho plus favorable que celle qui se perpétue dans nos manuels d'Histoire.

J.-N. F.